

ment toutes choses en Dieu , de ne voir dans les créatures que des phénomènes de Dieu, jusqu'au point de ne voir partout que l'action directe et la substance propre de Dieu.

En dehors de la philosophie proprement dite, dans la littérature, dans les querelles théologiques du XVII^e siècle, j'aperçois encore cette même tendance à faire prédominer l'idée de Dieu sur l'idée de l'homme, je découvre toujours ce sentiment profond du lien qui nous unit avec Dieu. N'est-ce pas là un caractère commun à tous les grands écrivains du siècle, à Pascal, à Bossuet, à Fénelon? N'est-ce pas là le trait essentiel de Port-royal et du jansénisme? En effet, quelle est la tendance fondamentale du jansénisme qui tient une si grande place dans l'histoire littéraire et religieuse du XVII^e siècle? N'est-elle pas d'anéantir l'action et la volonté humaine sous l'action et la volonté divine? L'homme ne peut rien par lui-même, il ne peut rien sans la grâce, pas même demander la grâce; le juste qui succombe, comme le dit Arnauld, est un juste auquel la grâce a manqué, ou, en d'autres termes, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien qu'en Dieu et par Dieu. Tel est le principe défendu avec tant d'obstination et de courage par Port-royal, et vous voyez en quelle conformité il se trouve avec l'esprit de la métaphysique cartésienne.

Ainsi, chez les penseurs du XVII^e siècle, domine l'idée de Dieu, avec le sentiment profond de la dépendance de toutes les créatures en général et de l'homme en particulier. Il n'en n'est plus de même chez les penseurs du XVIII^e siècle, ils écartent l'idée de Dieu, ils la mettent, pour ainsi dire, au second rang. Le XVII^e siècle s'était tellement préoccupé de l'idée de Dieu, de l'idée du fini, qu'il avait plus ou moins perdu de vue la réalité du fini, la réalité de la personnalité et de la liberté humaine; en outre, il avait, comme si souvent il arrive, compromis cette idée dans ses applications à l'ordre social et politique. En effet, la plupart des écrivains et des